

BERARD AU THEATRE DE LA VIE. PALAIS LUMIERE 13 MARS 2022

Jean Pierre Pastori

Bonjour,

Merci de vous intéresser à Christian Bérard, l'artiste auquel l'exposition du Palais Lumière est consacrée. Je l'ai proposée à William Saadé, le conseiller artistique, après avoir publié une biographie de Bérard. Le peu d'expositions qui lui ont été consacrées, le manque que cela représentait, me paraissait justifier une telle initiative qui a eu l'heur de convenir à la Ville d'Evian, à son maire d'alors, M. Francina, puis à Mme Josyane Lei, et naturellement à Mme Modaffari, adjointe à la culture. Que tous en soient remerciés !

Avant que je ne vous parle de Bérard, je vais laisser à d'autres, et non des moindres, eux, l'ont connu, le soin d'égrener quelques souvenirs. Je vous propose un petit montage d'interviews de proches de l'artiste, interviews réalisées lors d'une lointaine exposition, en 1969, à Paris.

PROJECTION MONTAGE 4'30

Qui est Christian Bérard ? Le fils d'André Bérard, architecte de la ville de Paris et de Marthe de Borniol, petite fille du comte Henri de Borniol, fondateur de la célèbre entreprise de pompes funèbre du même nom.

AUTO PORTRAIT NMNM

André Bérard comprend vite que Christian (« Cri » comme il l'appelle) ne deviendra ni architecte ni ingénieur. Plutôt que de se passionner pour les mathématiques et la géométrie, il adore la mode. Enfant, il profite des goûters donnés le mardi par une parente commune pour parler chiffons avec sa cousine Madeleine Renaud. Jean-Louis Barrault y faisait allusion dans le petit montage. La future comédienne conserve, d'ailleurs, ses premiers croquis tracés de la main gauche, avec une plume d'écolier et représentant « des femmes aux jupes entravées, coiffées de pots de fleurs renversés, chapeaux qui veulent être petits et sont énormes, profonds et descendent jusqu'aux yeux¹. » Sous certains dessins, Cri appose un titre : « Le faux chic ». Il fait déjà la différence. Plus tard, on le tiendra pour l'arbitre du goût.

CARNET DE CROQUIS 7 ANS

¹ Denise Bourdet, in *Vingt-cinq ans d'élégance à Paris*, p. 98

André Bérard n'a rien contre un destin d'artiste pour Christian. Lui-même peint un peu et joue du violoncelle. Il accepte donc que le jeune homme s'inscrive à l'Académie Ranson, à Montparnasse.

Fondée en 1908 par Paul Ranson avec le concours d'anciens Nabis –Pierre Bonnard, Paul Sérusier, Félix Vallotton, Édouard Vuillard, Maurice Denis, Aristide Maillol, notamment--, cette académie privée fait pièce à l'École des Beaux-Arts, réputée trop néoclassique. Vera Pagava qui y étudie alors explique que « Ce n'était pas une école, mais une académie comme les Grecs entendaient ce mot. Un foyer spirituel créé par la rencontre des êtres et du temps ². » Du corps professoral initial ne restent guère que Maurice Denis, Édouard Vuillard et Paul Sérusier. N'importe, l'Académie Ranson est alors l'établissement en vue de Montparnasse.

C'est là que Christian rencontre les frères Berman, Eugène et Léonide, futurs membres du groupe néo-humaniste. Une formation artistique ne se conçoit pas sans découverte de la peinture italienne. En 1922, en compagnie de Léonide Berman, il part sur les traces des grands maîtres du Quattrocento : Venise, d'abord. « C'est ce que j'ai vu de plus miraculeux, écrit-il à sa mère : les maisons, la peinture, la nature, tout est inouï ³ ! » Il excursionne tous les jours : Murano, Burano, Torcello... Puis, c'est Ferrare, Ravenne, Arezzo, Florence où il s'extasie devant les Raphaël, Masaccio, Masolino, Filippino Lippi et surtout Piero della Francesca qui est pour lui le plus grand peintre de tous les temps... Enfin, c'est Rome. « Quel éblouissement ! Rien de plus beau. » Loin de faiblir au fil des étapes, son enthousiasme va croissant. « Mon Dieu que de beautés ! Tu ne peux te figurer ma joie et mon bonheur. » C'est donc tout ragaillardi qu'il termine son périple. « J'ai une telle envie de faire quelque chose de potable ». Et encore : « Je voudrais tant produire quelque chose avant mon départ pour le régiment ! »

La perspective de son incorporation le panique. Son père qui a été mobilisé pendant la guerre de 14, a beau le rassurer, il redoute cette perte de liberté. Saura-t-il se faire à la discipline militaire lui qui, à l'académie Ranson, se moque des professeurs en leur tirant la langue lorsqu'ils ont le dos tourné, lui que sa condisciple Marcelle Cahn qualifie d'« élève contestataire ⁴ » ? Lui dont les fous rires sont sonores et les imitations irrespectueuses... Il n'a d'autre choix que de

² Vera Pagava se souvient, *Les Lettres françaises*, Paris, 1^{er} octobre 1959, p. 10, cité par Alexandra Charvier, *L'Académie Ranson 1919-1955*, p. 5

³ Cette correspondance figure sous cote MN 47 au département des Arts du spectacle, BnF

⁴ Marcelle Cahn, préface de Bernard Ceysson, *Archives de l'art contemporain*, Bagnole, 1973, PAGE ?

se présenter le 13 novembre 1922 (il a 20 ans) au 151^e régiment d'infanterie. Rapidement envoyé en Allemagne, à Coblenz

Bérard qui n'a rien d'un administratif va devoir s'occuper d'intendance. Au moins a-t-il le temps de lire. À sa demande, on lui envoie des livres d'art. Il feuillette régulièrement *Vogue* et *Fémina*. Contrairement à la réputation de mondanité, voire de superficialité qu'on lui fera par la suite Christian Bérard se forge une immense culture. Ce dont témoignera plus tard son ami Cecil Beaton, scénographe, photographe de mode et portraitiste de la cour d'Angleterre : « Il connaissait toute la littérature, toute la peinture (..) J'ai plus appris de lui que de toute autre personne ⁵. »

La nouvelle de la mort de sa mère (tuberculeuse) qui lui parvient au régiment. C'en est fini de l'enfance et de l'adolescence sur lesquelles elle a tant veillé. « Cri » est enfant unique. Il n'a d'autre échappatoire que de devenir adulte. C'est toujours avec le soutien financier d'André Bérard qu'il entame sa carrière de peintre. Son régiment quitté, il fait un passage à l'académie Julian, rue du Dragon, une école qui eut son heure de gloire sous l'influence de Bouguereau, mais où la créativité va de pair avec une joyeuse indiscipline. Puis il part pour Sainte-Maxime, sur la Côte d'Azur, avec son ami Léonide Berman. L'hôtel du Commerce et des Palmiers accueille alors une petite communauté d'artistes. Des peintres comme Louis Marcoussis et son épouse Alice Alicka, André Dunoyer de Segonzac, Pierre Charbonnier, mais encore des chanteurs comme Dranem, le jeune poète Jacques Viot et un non moins jeune écrivain, René Crevel, dont Bérard fait deux portraits insolites.

PORTRAIT DE RENE CREVEL 1925

Un marin pose aussi pour lui matin et soir. « Mes nerfs qui n'étaient pas très bien vont mieux maintenant que je travaille d'après nature ⁶ », écrit-il à son père. Ses nerfs, déjà...Et encore ceci à son père : « Je voudrais tant, tant être un grand peintre et faire quelque chose de beau. »

De retour à Paris, Christian Bérard fréquente assidûment le Louvre où il s'exerce à copier les grands maîtres. Dans le petit atelier qu'il s'est aménagé dans la maison familiale, villa Spontini, dans le 16^e, il travaille à la lumière électrique, les volets fermés. Il prend modèle sur le Caravage qui, lui, oeuvrait à la lumière des flambeaux. Un désordre invraisemblable l'entoure. Son ami

⁵ Cecil Beaton, *Portraits and Profiles*, p.171

⁶ Lettre s.d., BMO

l'illustrateur Jean Oberlé vient souvent le trouver dans « cette espèce de tanière (je cite) encombrée de toiles, de dessins, de chevalets, de livres d'art, tout celà, jeté n'importe où, sur les meubles et sur le parquet, où le pied du visiteur écrasait des tubes de couleurs et posait son empreinte sur les gouaches et les lavis ⁷. »

Deux œuvres de jeunesse...

Jacques Dupont

Autoportrait (1933)

Il lui faut exposer pour se faire connaître. Le problème, c'est qu'il est rarement satisfait de ses toiles. Du coup, il ne veut pas les montrer. Même à ses proches. Les témoignages abondent. Son ami Eugène Berman lui écrit au début des années vingt : « Je suis très impatient de voir vos toiles (...) ; j'espère que vous me les montrerez et ne me cacherez rien ⁸. » Lui aussi peintre et décorateur de théâtre, Jean Hugo reçoit Bérard dans sa propriété de Fourques, à Lunel, dans l'Hérault, et se rappelle : « Il peignait vite, d'un pinceau habile, frottant parfois la toile avec ses petits doigts, effaçant, reprenant, jamais satisfait. Quand, par hasard, il croyait être content de son ouvrage, il disait :

- Bébé a bien travaillé. Jean pourra venir voir... mais pas encore !

Le lendemain, il n'en parlait plus : il avait retourné sa toile contre le mur ⁹. »

Bébé ? Son surnom. Une référence au Bébé Cadum que l'on voyait un peu partout, sur les panneaux publicitaires. C'est qu'il est encore très joufflu. La barbe, c'est pour plus tard, vers 1933.

PHOTO JOUFFLU

En février 1926, exposition à la galerie Druet, 20, rue Royale. Outre Bérard, il y a les frères Berman, Pavel Tchelitchev, Krystians Tonny et Pierre Charbonnier. La galerie Druet, lieu géométrique de l'avant-garde de l'après-guerre, entretient un lien étroit avec l'Académie Ranson, jusqu'à céder ses cimaises à ses élèves. Dans *Comoedia*, André Warnod voit dans cette exposition « un aspect nouveau de la peinture d'à présent. Entendez par là que ce groupe est composé de tout jeunes gens, que des liens d'amitié unissent pour la plupart.

⁷ Jean Oberlé, *L'Officiel de la mode* no 325-326, 1949

⁸ Lettre s.d. envoyée à « Christian Bérard de Borniol, château de la Mésangère, Marcilly s/ Eure », BnF

⁹ Jean Hugo, p. 356

Chacun suit sa route mais on sent qu'ils ont sur bien des points des idées communes¹⁰. »

Le critique d'art Waldemar-George est sensible à l'étrangeté et à la mélancolie qui imprègnent les tableaux de ces jeunes peintres, aux paysages en ruine. Il salue leur volonté de rendre sa place à la figure humaine à l'encontre de ce qu'il tient pour les dérives du cubisme. Il va suivre attentivement et soutenir le travail de ces « néo-humanistes ». L'appellation est de lui. D'autres comme le critique américain James Thrall Soby lui préfèrent celle de « néo-romantiques ». Paul Fierens qui écrit dans *Les Nouvelles littéraires* partage cet intérêt : « On observe chez les 'jeunes' – Eugène Berman, Christian Bérard, Léon-Zack et d'autres – une assez radicale modification du point de vue, un retour à des considérations d'humanité, sinon d'humanisme' au vrai sens du mot, et, en même temps qu'un regain d'intérêt pour le portrait psychologique un désir d'élever la peinture au-dessus de toute actualité¹¹. »

SALTIMBANQUE 1928

En mai 1927, une exposition personnelle est consacrée à Bérard par la galerie Pierre Loeb, 2, rue des Beaux-arts. Les toiles qu'il y présente suscitent la curiosité. « C'est peut-être, en effet, la première fois, depuis bien des années, que nous voyons un jeune peintre s'éloigner d'une interprétation toute abstraite des visages, et revenir à l'étude, à l'analyse, à un effort vers l'expression de l'âme¹² », peut-on lire dans *La Revue hebdomadaire*.

PORTRAIT DE COCTEAU

Une ardente amitié lie désormais Bérard à Cocteau. Elle est née à Villefranche-sur-mer, en été 1925, lorsque le poète Georges Hugnet les a présentés. Cocteau qui termine sa pièce *Orphée* propose à Bérard d'en assurer la décoration scénique. Mais c'est trop tôt. Bébé n'a aucune expérience du théâtre. Il faudra sa rencontre avec Boris Kochno pour qu'il aborde les arts de la scène. Kochno était le secrétaire et le librettiste de Serge Diaghilev, le directeur des Ballets Russes. Il a signé l'argument de ballets célèbres comme *La Chatte* (musique d'Henri Sauguet) et *Le Fils prodigue* (musique de Prokofiev) et même de *Mavra* (opéra-bouffe de Stravinski).

¹⁰ *Comoedia*, 22 février 1926

¹¹ *Les Nouvelles littéraires*, 11 avril 1931

¹² *La Revue hebdomadaire*, 28 mai 1927

PORTRAIT DE KOCHNO

Les deux jeunes gens se rencontrent fin 1929, peu après la mort de Diaghilev et la dissolution des Ballets Russes. De là naît leur première œuvre commune, le ballet *La Nuit* (musique de Sauguet, chorégraphie de Serge Lifar) pour une revue montée par l'Anglais Charles B. Cochran. Bébé a du pain sur la planche : ce ballet et une pièce en un acte de Cocteau, en fait un monologue (c'est plus facile à décorer) : *La Voix humaine*. Il va devoir mettre les bouchées doubles. La générale de Cocteau est fixée au 17 février 1930, à la Comédie-Française ; la première de Cochran au 4 mars, à Manchester.

Dans *La Voix humaine*, les murs sont nus, à l'exception d'«une grande peinture représentant un jeune homme spectral, portrait, selon Bérard, de celui à qui la femme délaissée de la pièce de Cocteau parle au téléphone, mais qu'on ne voit jamais paraître en scène¹³. » *Comoedia* consacre une large place à cette première, sans faire la moindre allusion au décor...

Peu importe. La peinture reste la priorité de Christian.

Avec Jean Cassou, Aragon et d'autres, René Crevel, écrivain membre du Groupe surréaliste, mène les entretiens – sous le titre *Où va la peinture ?* -- que publie *Commune*, la revue de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires. Bérard y figure avec Derain, Léger, Laurencin, Lurçat, Tanguy et Giacometti, entre autres. « Un art abstrait, au lieu d'exprimer l'inconscient, le limite singulièrement, y affirme-t-il. Je n'ai jamais pu m'intéresser au sort d'une guitare coupée en quatre¹⁴. »

Parallèlement à une exposition collective au côté de Matisse, Giacometti, Braque, Léger et Picasso, sous l'égide de Pierre Colle, 29, rue Cambacérès,...

PORTRAIT DE PIERRE COLLE

... Christian Bérard se voit attribuer pour ses dessins toutes les cimaises de la galerie Bonjean. Du 8 au 31 mai 1931, il est l'hôte de ses amis Jacques Bonjean et Christian Dior. Car avant d'être l'assistant de Robert Piguet et l'inspirateur du « new look », Dior est galeriste.

¹³ Kochno, p. 16

¹⁴ *Commune*, Mai 1935, p. 939

Le grand critique Waldemar-George suit Bérard depuis 1926. Au vu de cette exposition, il juge « puéril de rattacher Bérard à l'époque rose de Pablo Picasso. Le domaine, le climat du jeune peintre que voici lui appartiennent en propre ¹⁵. »

Bérard, en écho : « Ce que je cherche, c'est le malaise ». D'où, dans ses toiles, ces visages qui vous fixent, avec sa propre angoisse dans le regard.

AUTO PORTRAIT

Il paraît partager l'avis d'Oscar Wilde selon lequel « le seul moyen de se délivrer d'une tentation, c'est d'y céder »... En manque permanent d'argent, il est poussé à accepter les commandes qui lui sont proposées. Portraits, illustrations, décoration. En 1931, Marie-Laure et Charles de Noailles font l'acquisition d'une péniche. Jean-Michel Frank, le grand décorateur d'intérieur des années 30, est chargé de la décorer. À sa demande, Bérard rehausse la salle à manger de deux panneaux peints à la grande satisfaction des commanditaires : « L'inauguration de la péniche a été un grand succès. Vos panneaux un triomphe. Charles et moi ne savons comment vous remercier ¹⁶ », lui écrit Marie-Laure.

D'intéressantes perspectives s'ouvrent à Boris Kochno. En automne 1931, René Blum, le directeur de l'Opéra de Monte-Carlo et frère cadet de Léon Blum, s'associe au colonel Vassily de Basil, le co-directeur de l'Opéra Russe de Paris, pour fonder les Ballets Russes de Monte-Carlo, une compagnie de trente danseurs. Appel est aussitôt fait au chorégraphe George Balanchine ainsi qu'à Kochno en qualité de « conseiller artistique ».

Bébé Bérard est en charge de *Cotillon*, ballet imaginé par Kochno et que Balanchine doit chorégraphier sur des pièces pour piano de Chabrier. Comme il le fera par la suite dans le registre théâtral avec Cocteau et Jovet, Bérard ne se borne pas à dessiner décors et costumes. Sa riche imagination alimente les idées de mise en scène qu'il soumet à Balanchine.

COTILLON

En ce printemps 1932, Bérard est déjà la coqueluche de Paris. Julien Green qui assiste à la représentation de *Cotillon*, au Chatelet, note dans son *Journal* qu'à l'instant même où l'on découvre le décor, « un murmure d'amour monte du parterre et des loges : 'Bébé ! Bébé !' ». »

¹⁵ *Formes*, mai 1931

¹⁶ Lettre de Marie-Laure de Noailles, 12 juillet 1931, BnF

Bébé est très aimé, en effet. Pour sa bonté et sa générosité, d'abord. Julien Green encore : « Son intelligence, son talent m'ont toujours beaucoup plu, mais je ne connaissais pas encore toute sa gentillesse. Il m'a fait cadeau d'une admirable petite toile (portrait d'un jeune homme assis à une table) qu'il a lui-même fort admirée en me la donnant, mais son absence de modestie est si naturelle et elle a quelque chose de si enfantin qu'elle amuse plutôt ¹⁷. »

C'est à Tamaris qu'il réalise un double autoportrait vêtu d'un peignoir de bain, assis sur le sable. En 1935, le critique américain James Thrall Soby tient *A la plage* pour « l'une des peintures les plus importantes produites jusqu'ici par la génération d'après Picasso ¹⁸. » Nous aurions voulu l'exposer au Palais Lumière, (elle est au MoMa, de New York), mais les musées américains ne prêtent rien à l'heure actuelle.

DOUBLE AUTO PORTRAIT « SUR LA PLAGE »

Bérard aime le monde, quitte à le fuir par périodes. Il est très lié à la baronne d'Erlanger, à la vicomtesse de Noailles, à la comtesse de Polignac, au comte de Beaumont, à la duchesse d'Ayen, à la princesse Paley et au prince de Faucigny-Lucinge. Mais il adore se mêler à la population. Ainsi fréquente-t-il *l'Olympia*, un restaurant proche de la rue Auguste-Vitu où il a pris un appartement (en plus des chambres d'hôtel où il vit le plus souvent). Dans ce restaurant se côtoient ouvriers du quartier et Russes blancs désargentés. « Curieux de tout et cherchant à séduire tout le monde, raconte Boris Kochno, il circulait entre les tables des clients comme un animateur professionnel, demandait à un manœuvre des nouvelles de son travail, ou bien questionnait une ancienne dame de la Cour sur les spectacles de l'Ermitage et les bals du Palais d'hiver ¹⁹ ».

Kochno se souvient aussi de la complicité que son ami établit par la suite avec les habitants des calanques marseillaises où Kochno avait acheté un cabanon. « Pour se reposer de son travail de peintre, Bérard faisait le tour des cafés de la plage. Là, il jouait aux cartes et aux dominos avec les pêcheurs et les estivants qui, à chaque fin de semaine, envahissaient les Goudes. Il trichait en jouant, mais très maladroitement, et ses partenaires ne pouvaient pas ne pas s'en apercevoir. Cependant, ils ne lui disaient jamais rien car, tout au long du jeu, il leur distribuait des cigarettes et leur payait à boire ²⁰. » Quant au peintre Francis Rose, il est témoin de soirées passées avec des légionnaires auxquels, à coups de

¹⁷ Julien Green, *Les Années faciles*, 24 décembre 1930, p. 121

¹⁸ James Thrall Soby, *After Picasso*, p. 21

¹⁹ Kochno, p. 29

²⁰ Kochno, p. 67

verres de Pernod, Bérard faisait raconter leurs souvenirs de la guerre du Riff contre Abd-el-Krim.

Les années passant, Christian Bérard en vient à se négliger. Il grossit, ses ongles sont noirs. Certes, il prend un bain quand il part en voyage. Mais « il n'en reprend jamais au retour ²¹ », ironise la comédienne Marie Bell. D'où ce distique :

« De Cadum, il a pris le nom ;
« Il a oublié le savon ! »

Après le ballet, le théâtre, résolument. Avec Cocteau : *La Voix humaine*, on l'a dit ; *Renaud et Armide*, *L'Aigle à deux têtes*.

Avec Pierre Fresnay : *Margot* (de Bourdet)

Avec Charles Dullin : *Georges Dandin* (Molière)

Avec Pierre Dux : *Cyrano de Bergerac* (d'Edmond Rostand)

Avec Jean-Louis Barrault : *Partage de midi* (de Claudel), *Amphitryon* (Molière)

PHOTO AVEC JOUVET

Avec Louis Jovet : *La Machine infernale* (de Cocteau), *L'École des femmes* (Molière), *L'Illusion comique* (Corneille), *Le Corsaire* (Marcel Achard), *La Folle de Chaillot* (Giraudoux), *Les Bonnes* (de Genet), etc., etc. C'est avec Jovet que Bérard a le plus intensément collaboré. Jovet qui écrivit plus tard :

« Je l'ai vu pendant trois mois, quotidiennement. Je l'ai vu d'abord produire avec une prolixité inquiétante les esquisses les plus diverses ; je l'ai vu se barbouiller d'encre les doigts en faisant sur n'importe quel papier les dessins les plus précis dans leur imprécision ; je l'ai vu, armé de fusain, dessiner sur des châssis de scène, ambidextre comme Léonard de Vinci, avec une sûreté de traits extraordinaires, et essuyer ensuite complaisamment son visage inspiré de ses mains noires. J'ai vu ce charbonnier se transformer en peintre et, les culottes pleines de couleur, ressembler à un arc-en-ciel qui déambule. » Fin de la citation.

Un document : la voix de Bérard qui explique comment il a abordé *Dom Juan* auprès de Louis Jovet.

VOIX DE CHRISTIAN BERARD

²¹ Marie Bell, *L'Officiel de la mode* 658, 1979

Enfant, Bérard dessinait déjà des robes. Lorsque le *Harper's Bazaar* en 1934, puis *Vogue*, l'année d'après, lui offrent de collaborer contre une rémunération non négligeable, il ne saurait dire non. D'autant qu'il est, de son propre aveu, sans le sou. Une nouvelle carrière, sans doute plus lucrative que la peinture, s'ouvre à lui. Mais faut-il qu'il ait beaucoup de talent pour que la rédaction parisienne s'accommode de son insouciance ! Il ne respecte pas les délais. Bettina Ballard, la représentante du *Vogue* américain à Paris, doit lutter. « Si nous arrivions à lui faire terminer ses dessins dans le bureau de Brunhoff, le rédacteur-en-chef, tout allait bien, se rappelle-t-elle. Mais s'il levait vers nous ses yeux d'un bleu de porcelaine et nous jurait ses grands dieux que nous les aurions le lendemain, nous étions perdus ²². » Le lendemain, Bettina doit se mettre à sa recherche. S'il n'est pas dans son appartement, elle se rend dans « les maisons de mauvaise réputation », comme elle dit, où il aime à se cacher, dans les théâtres où il assiste peut-être à une répétition.

DIA VOGUE

Un jour, au terme d'heures passées sur ses traces, elle finit par le retrouver dans un restaurant « Il me jura que les dessins qu'il me devait étaient prêts et qu'il allait les chercher immédiatement. Méfiante, je lui répondis que je l'accompagnai. Nous montâmes dans un taxi et au lieu de donner son adresse, il se mit à sangloter, des sanglots terribles qui semblaient venir des tréfonds de son âme ²³. » Christian Bérard avoue alors qu'il n'a rien dessiné et qu'il ne sait même plus où il a rangé les études préparatoires. « Sa résistance passive et en partie inconsciente avait peut-être un rapport avec sa culpabilité de gâcher ses dons à des fins si commerciales », hasarde la jeune Américaine. Toujours est-il qu'il dessine pour Robert Piguet, Gabrielle Chanel, Nina Ricci, Elsa Schiaparelli, Christian Dior...

2 DIAS 15 ROBES DE PARIS

Durant l'Occupation, Bérard est alternativement l'hôte du peintre Jean Hugo dans sa campagne de Lunel, près de Montpellier, et de la comtesse Pastré, dans sa propriété de Montredon, à Marseille. C'est là qu'avec Boris Kochno, en 1942, il assure la direction artistique d'une unique représentation du *Songe d'une nuit d'été*, la comédie de Shakespeare, mise en scène par Jean Wall, musique originale de Jacques Ibert, avec un orchestre placé sous la direction de Manuel Rosenthal. Une pure folie rendue possible par la générosité de la

²² Bettina Ballard, p. 189

²³ *Idem*, p. 189

comtesse qui héberge plusieurs artistes juifs, parmi lesquels la pianiste Clara Haskil.

Ayant donc délaissé le chevalet pour la scène et l'écran (*La Belle et la bête*, 1945 ; *Les Parents terribles* et *L'Aigle à deux têtes*, 1946, de Cocteau), délaissé pour la mode, la décoration, l'illustration de livres et naturellement les mondantités, Bérard s'épuise. Sa santé est précaire. Il lui arrive de rester confiné chez lui, ne répondant plus au téléphone, ne voulant voir personne. L'opium, sans doute découvert avec Cocteau, l'apaise. Il en use et en abuse, jusqu'à devoir multiplier les cures de désintoxication à la clinique de Saint-Mandé, près de Paris. La mort finit par l'obséder.

THEATRE DE LA MODE

Des quatre années d'après-guerre qu'il lui reste à vivre, on retiendra surtout sa participation au *Théâtre de la mode*, une exposition itinérante destinée à promouvoir la renaissance de la haute couture parisienne par le biais de mannequins miniatures portant des robes griffées. En cette même année 1945, il signe la scénographie du ballet *Les Forains* (livret Boris Kochno, musique Henri Sauguet, chorégraphie Roland Petit). Et il prête à nouveau son concours à Jovet, de retour d'une tournée de quatre ans en Amérique latine. C'est *La Folle de Chaillot*, de Giraudoux, avec Marguerite Moreno, autre production marquante.

D'avoir trop travaillé, trop fumé, trop angoissé, en d'autres termes d'avoir trop tiré sur la corde, Christian Bérard s'effondre, terrassé par une embolie cérébrale, à l'issue d'une séance de travail sur *Les Fourberies de Scapin*, dans l'allée centrale du théâtre Marigny (que dirige Jean-Louis Barrault), le 12 février 1949.

Accompagnés par Jovet et Barrault, les ambulanciers l'emmènent à l'hôpital Marmottan dans l'espoir de le ranimer. Mais leurs efforts sont vains. La règlementation impose de faire reposer la dépouille dans la chambre froide de l'hôpital. Mais comme c'est Bérard --comme c'est aussi Jovet et Barrault--, le service de garde autorise exceptionnellement son transport chez lui. « Mais à la condition qu'il sorte de l'hôpital debout et qu'une voiture de police assure le transfert, se rappelle Jean-Louis Barrault. C'est ce que nous avons fait en le soutenant, chacun de son côté²⁴. » Arrivés rue Casimir-Delavigne, au petit

²⁴ Jean-Louis Barrault, *Entretiens avec Guy Dumur*, 7^e volet (1981), Radio France

matin, Bérard, toujours maintenu debout, par ses deux amis, est hissé jusqu'au cinquième étage, et couché dans son lit.

Ses obsèques ont lieu dans l'église Saint-Sulpice, non loin de son domicile. Julien Green, qui a trouvé place à grand peine dans le bas de l'abside s'étonne. « On aurait cru à des funérailles nationales. La littérature, la peinture, le théâtre étaient là, et la rue ²⁵... » Le sacristain n'est pas moins surpris : « Il n'y a pas tant de monde pour le cardinal ²⁶ ! », dit-il. Non seulement l'église est pleine, mais la place devant l'est également. Tout le monde du théâtre (machinistes inclus) et de la mode a répondu présent.

Dans *Harper's Bazaar*, son ami George Davis reproduit cet acrostiche en forme d'autoportrait que Bérard avait griffonné sur une nappe de bistrot, où tout est dit.

ACCROSTICHE

Cruel	Brillant
Humain	Enfantin
Instinctif	Refoulé
Snob	Aimant
Théâtral	Reclus
Imaginatif/ Intoxiqué	Dépassé
Angoissé	
Noyé	

Une grande exposition à Paris, en 1950, une autre, très importante, à Marseille en 1973, de plus petites présentations dans des galeries parisiennes, au musée Richard-Anacréon, à Granville ; au musée de Troyes ; au musée de Nancy... et voilà, pour le 120^e anniversaire de sa naissance, cette importante exposition *Bérard au théâtre de la vie* (qui sera suivie, cet été, par *Christian Bérard – excentrique Bébé*, à Monaco). Evian a déclenché un mouvement d'intérêt en faveur de ce grand artiste, trop longtemps négligé.

On ne peut que s'en féliciter.

Je vous remercie de votre attention.

DIA DEBUT EXPO

²⁵ Julien Green, *Journal 1946-1950*, p. 240

²⁶ Marie-Alain Couturier, *Se garder libre*, Paris, éditions du Cerf, 1962, p. 64

